

## LINÉAMENTS D'UNE HISTOIRE HUMAINE DE LA FORÊT DU BASSIN CONGOLAIS

Serge BAHUCHET

ERA 773 C.N.R.S., Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie, Muséum National d'Histoire Naturelle,  
43 rue Cuvier, 75005 PARIS.

### SUMMARY

Hunting and gathering groups are few in Africa. Other some general common features, the techniques for food appropriation have great regional diversity. The agricultural groups trained to «clearing cultures», grow starch producing plants. Between those living in the forest, those on the forest edge and those in marshy forest clear differences are noticeable in the type of plants used and in the agricultural cycle. But in all cases, the planted area is more like a garden than a field, and a large amount of food is provided by forest exploration along trails belonging to the different lineages. Then the forest is the site for social interferences between activities of both groups which are more ancient that was thought and specially explained by an acculturation process.

The fact that all the basic cultivated plants have been introduced reveals the constant and ancient existence of exchanges between forest and other societies. On the other hand, prehistoric data (mainly stone tools) show there is a long history of man in the african tropical forests.

Dans cette communication volontairement succincte et quelque peu schématique, nous montrerons au moyen de quelles économies les sociétés humaines vivent traditionnellement dans le bloc forestier congolais, avec une référence particulière à la zone sud de la République Centrafricaine. Ensuite, nous chercherons, en remontant le cours du temps, à jeter le trouble dans l'esprit des naturalistes, en traquant les traces de plus en plus anciennes des hommes dans la forêt dense humide.

### I. — LES SOCIÉTÉS ACTUELLES DANS LA FORÊT TROPICALE

#### 1. — Les chasseurs-collecteurs

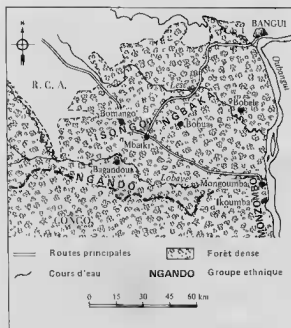
Les groupes humains vivant de l'exploitation des ressources spontanées, par la chasse et la collecte, ne pratiquant ni agriculture ni élevage, sont extrêmement peu nombreux en Afrique: les Bochimans (Khoi-San) des steppes de Namibie et du Botswana (LEE et DEVORE, 1976; LEE, 1979); les Hadza et les Dorobo dans les savanes herbeuses à *Acacia* de Tanzanie (WOODBURN, 1968, 1970) et enfin les Pygmées vivant dans le bloc forestier du bassin congolais. Ces derniers forment plusieurs groupes, différents au point de vue physique, linguistique et dans une certaine mesure culturel, groupes disséminés de la côte atlantique au Rwanda. Les plus célèbres sont les BaMbuti de l'est du Zaïre qui sont divisés en trois groupes, Efe, Asua et Mbuti (forêt de l'Ituri; TURNBULL, 1965, 1966). Un autre grand groupe est réparti dans l'ouest du bassin congolais, ce sont les BaMbenga (ou BaBinga) — terme qui regroupe en fait plusieurs entités différentes: les Baka à l'est et les

BaGieli à l'ouest du Cameroun et du Gabon, les «Akoa» ou BaBongo du centre du Gabon, les BaMbènzèlè et les BaAka de Centrafrique et du nord du Congo. Enfin, un troisième groupe important, bien que morcelé et dispersé, est connu sous le nom de BaTwa, et présent au Rwanda, au sud-est et au centre ouest du Zaïre (PAGEZY, 1975; KAZADI, 1981); si Mbuti et Mbenga vivent à peu près totalement dans la région forestière, les Twa peuplent quelquefois des zones périphériques (montagnes du Rwanda, savanes du sud du Zaïre).

Globalement, le mode de vie des groupes forestiers paraît homogène: acquisition de la nourriture par appropriation directe des ressources naturelles, sans modification du milieu, par la chasse et la collecte, caractère éphémère des ustensiles y compris de l'habitat, semi-nomadisme, groupes sociaux de dimensions modestes, sans hiérarchie marquée. Dans le détail, des différences techniques se font jour, particulièrement dans les activités de chasse: emploi exclusif de la chasse à la sagaie (Baka), de la chasse-battue aux filets (Mbuti), de la chasse collective à l'arc (Efe), d'un complexe saisonnier battues aux filets-chasse à la sagaie (Aka), voire en plus de la chasse au filet, la pêche dans les marécages (Twa du lac Tumba). Une constante paraît être l'usage très réduit, sinon inexistant, des pièges. Les produits obtenus par cueillette, ramassage et extraction sont très nombreux: jeunes feuilles, fruits pulpeux, noix et amandes, champignons, tubercules, et même larves d'insectes (chenilles, coléoptères), termites, achatines et miel. Une certaine différenciation régionale (qui ne paraît pas ethnique) est notable en ce qui concerne le ramassage des chenilles, qui peut être une activité saisonnière de premier plan (Aka du nord) ou un simple complément occasionnel (Mbuti). Par contre, la récolte du miel est partout une opération importante, souvent associée à des rituels (Aka) ou des regroupements sociaux (Mbuti).

Ces différences régionales paraissent avoir des causes d'ordre divers, écologiques, sociales et historiques, mais la documentation est insuffisamment détaillée sur certains groupes pour permettre une comparaison précise. Il semble que les groupes BaMbuti chassant à l'aide des arcs (Efe) habitent une forêt claire plus riche que celle où vivent les groupes (Mbuti et Asua) utilisant les filets (forêt dense) (HARAKO, 1976). Par contre, en Centrafrique, on croit que des facteurs historiques relativement récents expliquent l'usage des filets au

Carte 1. Les ethnies de la région de la Lobaye (R.C.A.).



détriment de la chasse à la sagaie (BAHUCHET et GUILLAUME, 1979). Si l'influence du milieu naturel est plus facilement perceptible pour les produits de la collecte (saisonnalité, dispersion par exemple), la large gamme de ces produits et des techniques de récoltes efficaces y pallient très largement (BAHUCHET, 1978).

Une quantification de l'impact de ces sociétés à l'économie d'appropriation sur l'écosystème forestier est prématurée car les données manquent. Les travaux menés en Centrafrique parmi les groupes Aka permettent de donner une image fixant un ordre de grandeur. Ces groupes, de 30 à 60 personnes, vivent dans une forêt de terre ferme partiellement caducifoliée; les déplacements de camp, de l'ordre de cinq à six par an, s'effectuent à l'intérieur d'une aire délimitable, partagée par plusieurs groupes et constituant leur territoire. On peut évaluer la surface utilisée par chaque groupe à 200-300 km<sup>2</sup> (BAHUCHET, 1979). (TANNO, 1976, a évalué à 150 km<sup>2</sup> la surface du territoire des Mbuti chasseurs au filet, dans l'Ituri.) En 1976, des passages répétés (en moyenne dix jours par mois) dans le même camp me permirent d'évaluer (encore une fois à titre indicatif) l'ordre de grandeur des productions d'un campement de cinq foyers (une vingtaine de personnes): 250 kg de feuilles de *Gnetum*, 160 kg d'amandes d'*Irvingia*, 140 kg d'ignames, 95 kg de champignons, 500 kg de chenilles d'Attacides, 1780 kg de céphalophes (250 *Cephalophus monticola* et 50 gros céphalophes divers), 160 kg d'athères (80 bêtes) et environ 400 kg de miel (120 nids d'abeilles de sept espèces). Toutefois, un biais très important existe, qui limite considérablement l'intérêt de cette série de chiffres, dans la mesure où une partie de la viande (environ 1/3, 650 kg) sort du camp et y entrent nombre de féculents cultivés (bananes et manioc), nous y reviendrons plus loin.

## 2. — Les agriculteurs

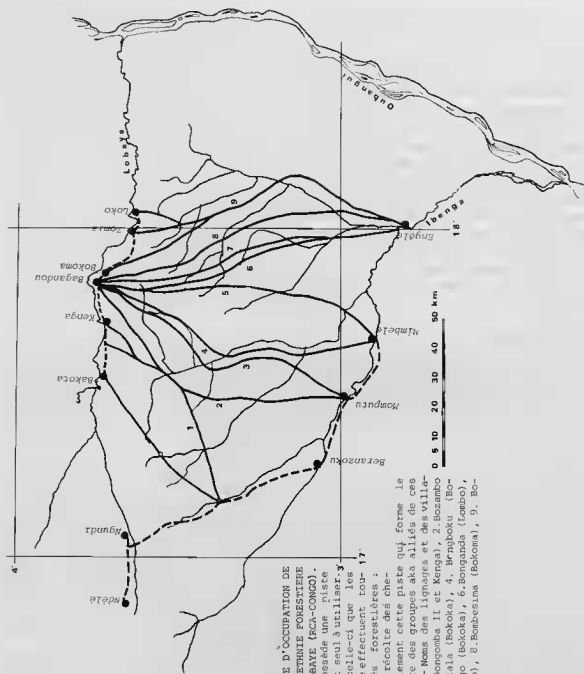
Si les différentes sociétés pygmées représentent un type d'économie forestière, c'est le terme de *civilisation de clairière* qui correspond le mieux au mode de vie des agriculteurs du bassin congolais. En effet, toutes ces sociétés opèrent des coupes dans la forêt afin d'installer et leurs villages et leurs plantations à ciel ouvert.

Ce type d'agriculture a été abondamment commenté: comme dans toutes les forêts tropicales, il s'agit de l'essartage où les arbres, abattus, sont brûlés sur place après qu'ils ont séché (cf. BARRAU, 1972).

Décriée par les agronomes, il y a longtemps que les géographes ont reconnu que l'agriculture itinérante sur brûlis était la mieux adaptée à la fragilité des sols forestiers, trompeusement prometteurs à la vue de l'exubérance végétale avant le défrichage (cf. GOUROU, 1953: 29-38).

L'opposition est assez nette entre agriculture des zones ouvertes (sahel, savane) et agriculture des forêts, car les plantes de base diffèrent: céréales ou plantes à féculents (tubercules ou fruits), ou, plus précisément, plantes à lignées dans un cas, plantes à clones dans l'autre. Le fait que les plantes des forêts possèdent des réserves amyliacées n'a pas été sans influencer profondément le rythme de vie des agriculteurs, comme nous le soulignerons plus bas. Ce caractère homogène n'est qu'apparent car quelques différences de techniques culturelles sont perceptibles, à la fois dans les cycles agricoles et dans les plantes de base. Une autre différenciation aussi, entre les populations de pleine forêt, celles de lisière et celles des zones marécageuses. Enfin, il faut temporairement mettre entre parenthèses le facteur temps, c'est-à-dire s'en tenir à l'état actuel — nous reviendrons plus loin sur les modifications à travers les siècles.

Le cycle agricole le plus habituel est dit «à révolution longue», dans lequel la période de culture est courte — de deux à quatre ans, en fonction de la rapidité de conquête des plantes adventives —, cette période est suivie d'un abandon long (plus de 15 ans), voire très long (plus de 30 ans) avant réutilisation. Un système d'abandon total paraît n'exister que dans les souvenirs de quelques sociétés, il est d'ailleurs incompatible avec la fixation administrative des villages qui est de règle aujourd'hui. Par contre, une réduction de la durée de la jachère, soit fait de tradition, soit modification moderne, peut être observée — ainsi certaines ethnies de R.C.A. maintiennent une jachère longue (plus de 20 ans) dans des parcelles éloignées du village (abattis de forêt) mais opèrent une rotation rapide (moins de 10 ans) sur des parcelles de broussailles près des villages. Ce comportement se retrouve dans les groupes qui vivent à la lisière de la forêt, dans l'écotone forêt-savane; il



CARTE 2. EXEMPLE D'OCCUPATION DE L'ESPACE PAR UNE ETHNIE FORESTIERE LES NGANDO DE LOBAYE (ECA-CONGO).  
 Chaque lignage possède une piste pédestre qu'il est seul à utiliser. C'est le long de celle-ci que les membres du lignage effectuent tous leurs leurs activités forestières : chasse, piégeage, récolte des champignons. C'est également cette piste qui forme le cœur du territoire des groupes alliés de ces lignages. Legendes : 1. Nom du lignage et des villages. 1. Bongama (Bongama I et Kenga), 2. Banzabo (Banzabo), 3. Bodi-kala (Bokola), 4. Brayboku (Bokola), 5. Benzotongo (Bokola), 6. Bongunda (Lombo), 7. Bonzombi (Lombo), 8. Bombesina (Bokola), 9. Bonzambu (Bokola).

paraît plus «grignoteur» que la jachère longue des forestiers «stricts». Les plantes cultivées sont les bananes-plantains, le manioc, les ignames, auxquels s'ajoute le maïs. L'équilibre entre ces plantes est très variable, puisque l'on rencontre des sociétés qui n'emploient, comme plante principale, que la banane, ou d'autres (nombreuses) que le manioc, d'autres encore à égalité ignames et taros, bananes et manioc. Signalons l'extraordinaire fortune des Aracées (taros et macabos) chez les Basa du Cameroun qui en font leurs aliments de base.

Quelques rares sociétés utilisent les grains comme plante de base: les Pomo cultivent le maïs (RCA), ou les BaKumu (Zaïre) le riz pluvial et le maïs (cf. JOHNSTON, 1958; ALLAN, 1965).

Un cas tout à fait particulier est celui des peuples de la forêt marécageuse du confluent Likouala-Sangha-Oubangui-Congo qui ont édifié des buttes et des tertres artificiels, exondés, pour y disposer villages et jardins (Kwala, SAUTTER, 1966).

Une incursion en Lobaye (RCA) nous apportera des exemples précis. Dans cette région de surface réduite, on rencontre côte à côte des ethnies dont les préférences culturelles diffèrent sensiblement (Carte 1). Le long de l'Oubangui vivent les Monzombo, dont l'aliment de base est le manioc. Leurs voisins, les Ngbaka, au nord de la Lobaye, utilisent comme féculent principal les bananes-plantains à égalité, durant une partie de l'année, avec des ignames et des taros. En face, au sud de la Lobaye, les Ngando se partagent entre bananes, ignames et manioc, alors que les Mbatî, peuplant la lisière de la forêt, joignent les ignames au manioc (BAHUCHET et HLADIK, 1981, 1982). Dans tous les cas, la surface cultivée est assez stable: de 3 à 5000 m<sup>2</sup>, selon l'ampleur de la maisonnée. Chaque parcelle, défrichée par la femme et son mari, avec ou sans main-d'œuvre supplémentaire (enfants, Pygmées-clients), appartient à la femme pendant la durée de la production, alors que la terre appartient au lignage du mari, qui en garantit l'usufruit aux défricheurs. Chaque année, un nouveau champ est préparé et planté de plantes annuelles (maïs, ignames, courges) et pérennes (manioc, bananes, taros) dans des proportions variées. On récolte six à huit mois plus tard les annuelles, alors que l'on prélève les pérennes sur la parcelle de l'année précédente. Ceux qui préfèrent le manioc (Monzombo, Ngando, Mbatî) remplacent, après la première récolte, les annuelles par de nouvelles boutures de manioc. On exploite ce champ pendant deux ans — après quoi les plantes adventives deviennent trop envahissantes.

Quel que soit l'aliment principal, toutes ces ethnies ont l'habitude de diversifier les individus plantés dans les parcelles. On y trouve toujours plus de 20 espèces et clones différents, ce qui fait plutôt penser à un *jardin* qu'à un champ. Cette variété peut avoir des justifications agronomiques (étalement dans le temps de la production des bananes-plantains, protection contre les attaques de virus ou d'insectes par exemple), mais on est tenté d'y voir aussi une sorte de «manie» de collectionneur — il n'est pas rare qu'il n'y ait qu'un seul individu de chaque clone — (cf. analyses d'HAUDRICOURT, à partir de la Nouvelle-Calédonie, 1964).

Actuellement en Lobaye, il n'y a plus de «jardins de case», les plantes que l'on y plaçait (diverses brèdes, quelques tubercules) sont maintenant dans les plantations de forêt.

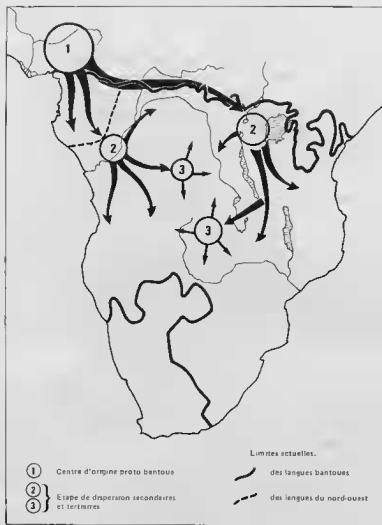
Mais la vie des villageois de la forêt ne s'arrête pas à leurs champs. Au contraire, car si l'on examine ce qui est planté, on aura le sentiment que ce n'est qu'un complément. Nombre de légumes, de condiments et tous les aliments carnés viennent, non des jardins, mais de la forêt. C'est là que ces plantes féculentes à réserves présentent un réel avantage: ne nécessitant pas de moisson, conservant leurs qualités en restant en terre et ne demandant pas d'entretien du sol, elles permettent les absences. Aussi les habitants d'un village, tous ensemble ou les hommes seuls, passent-ils plusieurs mois chaque année dans des campements en forêt, à l'occasion de la récolte des chenilles, pour la pêche ou pour la chasse.

Cette utilisation du milieu naturel montre aussi des divergences. Les Monzombo sont des riverains, à peu près exclusivement pêcheurs dans le fleuve. Les Ngando et les Mbatî chassent aux filets et piègent alors que les Ngbaka sont surtout des piègeurs mais ne négligent pas la pêche dans les marigots.

Le tableau suivant (Tableau II) donnera une image de ce mode de vie bicéphale (forêt-village) pour les Ngando de Lobaye, avant les grandes modifications dues à l'implantation coloniale. Cette économie tournée vers la forêt se réalise selon des modalités territoriales liées à la filiation patrilinéaire. Du village permanent

partent en éventail de longues pistes qui appartiennent aux différents lignages; c'est le long de celles-ci que s'effectuent toutes les activités des membres de ces groupes de filiation (Carte 2).

Carte 3. Hypothèses sur l'expansion bantoue.



[d'après divers documents dans ROUQUIAUX, *op. cit.*, 1980].

### 3. — Où le modèle se complique...

En Lobaye, les activités techniques tendent à séparer les chasseurs-collecteurs pygmées des chasseurs-agriculteurs villageois. Les Pygmées ne pratiquent pas l'agriculture; leurs techniques de chasse (sagaie, en second lieu chasse au filet) concernent des grands mammifères (tout d'abord les potamochères) qui ne sont pas les cibles des villageois pratiquant en premier lieu le piégeage, ensuite la chasse à l'arbalète et la battue aux filets (petits céphalophes, singes, rongeurs géants). Pour schématiser, on pourrait parler de deux « niches écologiques » différentes.

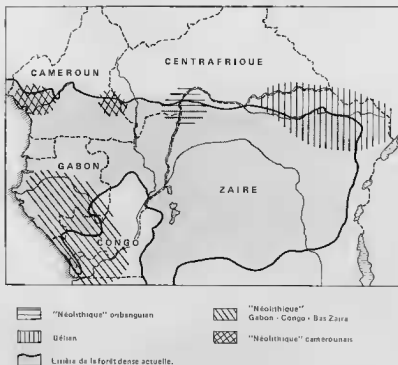
En réalité, des interférences profondes réduisent cette séparation. La participation des Pygmées aux travaux de défrichage des parcelles, la présence saisonnière d'hommes villageois dans les battues menées par les

CALENDRIER AKA AVANT LES BLANCS

SAISON	MOIS		HABITAT	COLLECTE			CHASSE	GROUPES DE TRAVAIL
Saison sèche Aka des pluies violentes	Dernières pluies	Nov.	camp mixte 25-30 pers.	Reçolte du MIEL Reperage du MIEL	CHAMPIGNONS	ARC (Singes) PILET-BOURSE (Athère- rure)	Homme seul ou père et fils et F. et fillettes ensemble	
		Déc.						
	sécheresse	Janv.	Rassemble- ment de camps 70-100 pers.	IGNAMES	CHENILLES	ARC (Singes) BOURSE (Athère- rure)	Grandes chasse FIETS (Cépha- lopes)	Tout le monde : H., F. et enfants
		Fév.						
	Saison sèche Aka des pluies violentes	Mar.	camps mixtes H. + F. 25-30 pers.	Récotte du MIEL	CHAMPIGNONS	INDIVIDUELLE : ARC (Singes) BOURSE (Athère- rure)	H. seul ou père et fils et F. et fillettes ensemble ou Famille conjugale	
		Avr.						
		Mai						
		Juin						
	Saison Aka des pluies violentes	Jui.	camp des H. camp des F.	SAGAIE : Potamochère, Bongo, Éléphant, Gorille, Chimpanzé	CHAMPIGNONS	SAGAIE : Potamochère, Bongo, Éléphant, Gorille, Chimpanzé	H. ensemble F. ensemble	
		Aout						
Sept.		camp mixte H. + F.						
Oct.			camp des H. camp des F.					

Pygmées, l'apport du surplus de viande de chasse pygmée au village et son échange contre du fer et des féculets cultivés forment les principaux aspects de cette *symbiose*. Les implications sociales sont grandes: citons l'exclusivité des échanges de famille à famille (dite aussi «appartenance» des Pygmées à un «patron») qui a pour conséquence une certaine coïncidence de territoires, ou l'utilisation par les villageois des produits de chasse venant des Pygmées dans leurs propres circuits sociaux (au moment des mariages, au moment des cérémonies de levée de deuil; BAHUCHET et THOMAS, 1980). Ce fait, auquel s'ajoutent des arguments d'ordre linguistique et d'autres liés aux traditions orales, nous permet de considérer que les relations entre les chasseurs-collecteurs et les chasseurs-agriculteurs, loin d'être une quelconque acculturation récente, sont le reste d'une alliance, dont les modalités nous sont encore inconnues, de très longue date (THOMAS, 1979; BAHUCHET et GUILLAUME, 1979).

Carte 4. Régions à occupations néolithiques<sup>a</sup> en Afrique Centrale.



<sup>a</sup> (d'après NOTEN et al., 1980, compléte d'après MARLIAC, 1973 et DAVID, 1980).

## II. — EN REMONTANT LE COURS DU TEMPS...

Toute la question est là: depuis quand y a-t-il des hommes dans la forêt tropicale, et qu'y ont-ils fait? Cette alliance des Pygmées, que l'on dit «les Hommes de la Forêt» et des villageois «venus d'ailleurs» est peut-être au cœur de ce problème d'histoire de la forêt. Dans cette partie, je ne ferai pas grand-chose de plus que d'aligner des questions, en n'ayant pas d'autre but que de montrer l'ampleur de ce que nous ignorons.

On a, dans la littérature, quelque peu exagéré la «peur de la forêt» des villageois, en cherchant à souligner «l'adaptation» des Pygmées au monde forestier. Cette crainte existe en effet mais on ne la découvre qu'au travers de mythes, de contes ou de rites. Dans la vie quotidienne, quelqu'un qui n'aurait pas lu les auteurs sous-entendus ici, ne s'en apercevrait guère! La connaissance de l'écosystème forestier par les diverses ethnies



CALENDRIER NGANDO AVANT LES BLANCS

SAISON	MOIS	HABITAT	AGRICULTURE	COLLECTE	CHASSE	GROUPE DE TRAVAIL
Dernières pluies	Nov.	VILLAGE	Réculte des ignames	Ramassage épisodique de termites	PIEGEAGE	Expéditions des hommes en forêt
	Déc.					Hommes et femmes ensembles
Sèche-ressè	Janv.	camps hommes avec Aka	ABATTAGE		CHASSE AUX FILETS	-Hommes ensembles -Femmes seules
	Fév.		BRULIS			Hommes et femmes ensembles
Pluies Premières	Mars	VILLAGE	PLANTATIONS et SEMIS		Chasse individuelle à l'arbalète	Expéditions des hommes en forêt
	Avr.					
	Mai					
	Juin					
Pluies Violentes	Juin	camps en forêt	Réculte au palmier	MIEL		Hommes isolément
	Jul.					
	Aout					
	Sep.					
Pluies Violentes	Oct.	camps des hommes en forêt		Chenilles	PIEGEAGE	Tout le monde en forêt
				Graines oléagineuses d'Impatiens		Hommes seuls en forêt Femmes au village

de Lobaye est un sujet d'émerveillement pour le naturaliste qui s'y aventure. L'adresse des acteurs dans les techniques d'acquisition est la preuve d'une longue familiarité. Ce que nous savons du mode de vie de ces ethnies jusqu'à la moitié de ce siècle nous indique que les actuelles périodes de campement en forêt étaient naguère de vraies migrations saisonnières qui occupaient plus de la moitié d'une année (AROM et THOMAS, 1974, pp. 15-20 pour les Ngbaka; THOMAS, 1963).

Un autre point qui se fait jour à travers le recueil des traditions historiques est celui d'un lent déplacement à travers la forêt. Pour les Ngando, il s'effectua du sud vers le nord — la mémoire ne s'est conservée que d'un lieu, Impfondo, à plus de 200 km au sud dans la vallée de l'Oubangui. Ce lent déplacement n'est-il pas celui du rythme des abatis? (BAHUCHET, 1979: 54-55).

Cette forêt que l'on considère comme impénétrable, isolante, morcelante, au fur et à mesure que s'accumulent les recueils de traditions, cette forêt apparaît comme ayant été depuis quatre siècles, au moins, le théâtre de circuits commerciaux d'une envergure exceptionnelle, à la mesure des cours des fleuves (Congo, Oubangui, Sangha, etc. — cf. VANSINA, 1962; MARTIN, 1970; BAHUCHET, 1982). Une belle image de ces mouvements nous sera fournie par les plantes alimentaires.

### 1. — Les plantes cultivées

Comment en effet concilier cette conception classique de sociétés étriquées noyées dans la forêt, avec la constatation commune que toutes les plantes alimentaires de base sont introduites? Si la dernière en date, le manioc américain, ne s'implante qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle en Lobaye sous la pression coloniale, il existait déjà, disséminé comme plante secondaire, dans tous les villages où passent les premiers explorateurs, ainsi que le maïs (lui aussi américain). Ces deux plantes n'atteignirent pas la côte atlantique de l'Afrique avant le XVI<sup>e</sup> siècle. En 300 ans, elles se diffusent dans toute la forêt. Et l'on oublie, lorsque l'on dit (à juste titre) qu'avant le manioc, la plante primaire était la banane, universellement consommée, on oublie que celle-ci est née en Océanie... Lorsque les premiers blancs arrivent sur la côte de l'Atlantique, les bananiers y sont déjà implantés. Ainsi donc, au XV<sup>e</sup> siècle, cette plante venue de l'est a entièrement traversé le continent africain, y compris le bloc forestier! Laissons de côté l'igname ailée et le taro, eux aussi asiatiques, dont on connaît mal l'ancienneté dans la forêt, non sans signaler toutefois qu'elle est de toute façon précoloniale.

La présence des ignames à épines nécessite aussi une explication. Plusieurs cultivars sont des formes à peine transformées, où l'on reconnaît des espèces encore sauvages dans la forêt. Il ne fait aucun doute que c'est en forêt que l'igname africaine a été domestiquée, probablement à la faveur du milieu plus ouvert de l'écotone forêt-savane d'Afrique de l'Ouest (COURSEY, 1976). Que l'origine soit relativement localisée géographiquement n'empêche pas que les ignames épineuses, même comme plantes secondes, sont présentes dans les champs des ethnies de toute la forêt du bassin congolais; il a donc fallu qu'il y ait eu ou domestication simultanée ailleurs, ou diffusion. On a compris que j'y vois là aussi une illustration de la circulation ancienne des hommes dans la forêt.

Pour insister, j'ajouterai quelques remarques sur l'agriculture forestière en tant que technique.

Il ne faut pas perdre de vue que l'essartage en forêt tropicale est une technique qui ne requiert qu'une faible durée de travail, et surtout qui ne nécessite aucun travail du sol — ce qui la distingue profondément du défrichage des savanes (ou des prairies en climat tempéré) car il faut là extirper du sol les racines des graminées qui le nappent entièrement. L'essartage forestier, en climat tempéré a toujours été la méthode la plus efficace pour créer des champs avec un outillage rudimentaire (cf. SIGAUT, 1975); la forêt était même, à cause de la facilité du travail, un milieu attractif, recherché par les agriculteurs. Evidemment, la forêt tropicale possède des arbres plus volumineux que les forêts tempérées, mais les moyens techniques existent pour les détruire: le ceinturage, ou couper au-dessus des contreforts soit en grimpant soit avec des échafaudages sont des méthodes encore très largement employées de nos jours. Mais de toutes façons il faut aussi de solides hoes pour arracher les racines du tapis graminéen d'une savane brûlée...



Photo 1: Les Pygmées Aka, chasseurs forestiers.  
Les céphalophes (ici *Cephalopus dorsalis*) sont les proies les plus fréquentes des chasseurs.  
(R.C.A., Kenga, II/1976)





Photo 2: La récolte des ignames sauvages.  
Les Pygmées, chasseurs-collecteurs, n'ont à leur disposition que les *Dioscoreaceae* comme féculents sauvages. Les femmes les déterrent avec un bâton à four.



Photo 3: L'agriculture sur brûlis.  
Les arbres sont abattus et brûlés après qu'ils aient séché.

(R.C.A., Bagandou, 9/IV/1976)





Photo 4 : L'agriculture forestière, domaine des féculents.

La bananeraie est un champ de plantes sans moisson ni semaille, qui laisse une grande liberté aux agriculteurs.

(R.C.A., Bobele, 7/XII/1980)

Autre aspect du défrichement : les aires de lumière ainsi créées paraissent extrêmement favorables au développement d'ignames particulièrement prolifiques. En Lobaye, les comptages dans les jardins révèlent presque autant d'ignames sauvages (*Dioscorea praehensilis*) négligées par les agriculteurs villageois mais détérées par les Pygmées, que d'ignames cultivées ! Cela pourrait avoir joué un rôle dans le processus de domestication de la plante.

## 2. — D'autres problèmes de plantes

La présence large, dans le bassin congolais, de deux arbres particuliers mériterait une étude précise et une cartographie. Ces plantes, le fromager (*Ceiba pentandra*) et le palmier à huile (*Elais guineense*) paraissent directement liées aux établissements humains et leur répartition pourrait donner des indications précieuses sur les aires anciennes de peuplement.

Le fromager est quelquefois considéré comme pan-tropical, mais le plus souvent on le pense américain : il s'agit d'un grand arbre à bois blanc qui est très largement utilisé comme bois d'œuvre, mais aussi souvent lié à des cultes (jumeaux), voire planté dans les haies vives. De cette manière, il est fréquent autour des villages, soit planté, soit protégé. Si cet arbre est réellement pan-tropical, sa répartition est très probablement anthropique. S'il est américain, il faut expliquer sa présence loin en forêt congolaise.

Le palmier à huile pose un problème analogue. Plante née en Afrique, il est difficile de distinguer ce qui est peuplement spontané de plantation humaine. On en utilise les noix oléagineuses, la sève comme boisson et les palmes comme matériau de construction. Mais le palmier est aussi une plante dont les graines sont activement répandues par les perroquets et certains aigles ; c'est une essence de lumière qui envahit efficacement les champs nouvellement ouverts. La répartition des palmiers en Afrique Centrale est-elle due à l'agriculture humaine ?

## 3. — Tribulations bantoues

Tôt ou tard, l'ethnologue œuvrant en Afrique Centrale se trouve confronté à ce qui constitue peut-être le problème humain majeur de cette région : le phénomène de l'expansion bantoue.

On sait en effet que les langues bantoues (une branche parmi d'autres dans la famille plus vaste des langues Niger-Congo) sont parlées par des millions de personnes sur une surface immense — à peu près toute l'Afrique au sud de l'Équateur —, alors que ces très nombreuses langues (plus de 500) sont extrêmement peu différenciées. C'est ce qui permet de penser que les locuteurs bantous ont dû se disperser très rapidement pour avoir atteint une répartition géographique aussi large avec un degré de divergences linguistiques aussi faible (cf. OLIVER et FAGAN, 1978 ; BOUQUIAUX, 1980).

Des arguments d'ordre linguistique (diversification, degré de ressemblance avec les langues non-bantoues voisines, etc.) font que l'on situe généralement le foyer d'origine des langues bantoues au centre du Cameroun, à la limite du Nigéria. L'étude de la proximité des langues entre elles permet ensuite de distinguer nettement les langues du nord-ouest de l'aire bantoue, de toutes les autres. On l'interprète comme une division, une fraction de la communauté d'origine se disséminant vers l'est, une autre vers le sud (Carte 3). La compilation du vocabulaire commun à toutes les langues et la reconstitution du proto-langage indiqueraient une pénétration de cette dernière dans la forêt par les voies d'eaux (d'ailleurs parfaitement navigables dans l'ouest du bassin congolais). En ce qui concerne le groupe de l'est, on a considéré pendant longtemps qu'il avait contourné la forêt, en suivant la lisière nord à travers les savanes centrafricaines, puis en arrivant jusqu'aux zones interlacustres (où un nouveau centre linguistique homogène est reconnaissable) avant de peupler l'Afrique au sud de la forêt. De très récentes découvertes archéologiques dans la savane de République Centrafricaine, en prouvant un habitat continu d'agriculteurs sédentaires depuis plus de trois mille ans (VIDAL, 1982 ; DAVID et VIDAL, 1977) repousseraient d'un cran vers le sud le chemin des anciens bantous pour

les faire passer à l'intérieur de la forêt, le long de l'Oubangui et de l'Uele. Enfin, dernier élément apporté par la linguistique, c'est à plus de trois mille ans que l'on peut situer, par lexico-statistique, les premières séparations entre les langues bantoues (branche ouest et branche est). On trouvera les mises au point et les hypothèses les plus récentes dans le très important colloque du CNRS, *l'Expansion Bantoue* (BOUQUIAUX éd., 1980).

A un autre bout de l'arbre généalogique des langues, on a pu postuler une lente migration à travers la forêt, d'est en ouest, de groupes parlant des langues oubanguiennes (Ngbaka, actuellement en Lobaye) au cours des deux derniers millénaires, par l'analyse des langues, des traditions mythiques et des caractéristiques agricoles (BOUQUIAUX et THOMAS, 1980).

De ces reconstructions logiques proposées par les linguistes, il ressort que les contacts de l'homme avec la forêt étaient inévitables et que la pénétration humaine serait bien antérieure à l'âge du fer (on a daté les sites métallurgiques de Nok au Nigéria du V<sup>e</sup> siècle B.C.; ceux de Nubie — Méroé et Napata —, que l'on pense maintenant n'avoir pas influencé l'Afrique Centrale, sont du VII<sup>e</sup> siècle B.C.). Ceci nous ramène aux remarques précédentes sur la facilité relative du défrichement de la forêt par rapport à celui de la savane.

De quelles preuves matérielles disposons-nous pour étayer ces postulats? Elles sont malheureusement rares. Outillage lithique, tessons de poteries sont le plus souvent dispersés et seulement extrêmement peu de sites ont été trouvés et fouillés dans le bassin congolais. Il est de fait que la plupart sont situés à la périphérie actuelle de la forêt. Un nombre important de sites au Nigéria et au Cameroun révèle dès 1500 B.C. un développement agricole «forestier» (c'est-à-dire non céréaliculteur) depuis la Cross River jusqu'à la Sanaga et peut-être la Kadeï (cf. DAVID, 1980: 618-619).

Divers sites plus récents ont été trouvés en forêt, mais toujours à la périphérie. Le doute subsiste quant à les attribuer à l'âge du fer ou non, on y rencontre en effet des outils polis (souvent lourds) et des poteries: Batalimo en R.C.A., plusieurs sites au Bas-Zaïre, au Congo et au Gabon, avec des datations entre -500 et +500 (DAVID, *op. cit.*; NOTEN et al., 1980b - Carte 4).

En définitive, plus de postulats que de preuves, mais un faisceau d'indices de natures diverses, convergents, et qui s'épaissit de plus en plus, avec ce thème lancinant: l'Homme ne peut pas ne pas avoir habité la forêt depuis plus de 2000 ans.

#### 4. — Une préhistoire en forêt tropicale?

Cette incertitude persiste lorsque l'on remonte dans le temps. Plusieurs industries ont été découvertes en Afrique Centrale: le Tshitofien (à microlithes; entre 13 000 et 4500 BP), le Lupembien (bifaces, pics, racloirs; à partir de 16 000 jusqu'à 50 000 BP), les deux constituant l'Age de la Pierre Récent, et le Sangoen (bifaces, pics; antérieurs à 50 000 BP) correspondant à l'Age de la Pierre Moyen. La succession chronologique de ces industries n'est pas aussi marquée, mais la présence persistante de certaines formes indique plutôt des modifications typologiques graduelles. Ainsi, les fouilles de plusieurs grottes du Zaïre comme Mputi (Ituri) révèlent des séquences d'industries contenant des microlithes, de plus de 20 000 ans (CAHEN, 1977: 135). De plus, la correspondance de la succession entre les divers sites n'est pas nettement établie.

Toujours est-il que des outillages tshitoliens ont été trouvés au sud de la forêt actuelle, au Congo, avec des datations variant autour de 4000 BP, au Zaïre dans la plaine de Kinshasa, entre 9700 et 5700 BP. Le Lupembien se trouve dans l'ouest du bassin du Zaïre (autour du Stanley Pool), au Gabon, au nord de l'Angola, au Kasai. On a trouvé — et c'est là le seul site réellement en forêt — une grotte au nord-ouest du Zaïre (grotte de Hau), contenant une industrie lupembienne mais malheureusement non datée (NOTEN et al., 1980b).

Le type Sangoen a été découvert assez largement de part et d'autre de la forêt: au Gabon, en R.C.A., au Congo, au Zaïre, dans le Shaba et au nord-est de l'Angola, et récemment en forêt dans le sud du Cameroun (OMI et KATO, 1982). Certains préhistoriens considèrent les grands et lourds outils (quelquefois plus de 25 cm de long) de cette industrie comme des ciseaux ou des pics destinés à travailler le bois (cf. BAYLE, 1980: 572).



Les gisements de Centrafrique découverts par cet auteur dans les chantiers diamantifères de Sangha sont d'une grande richesse (BAYLE, 1975).

Enfin, les pierres les plus anciennes, l'outillage de type acheuléen, voire préacheuléen, sont aussi présentes en Afrique Centrale, également dans divers sites tout autour de la cuvette congolaise: Angola, Rwanda, Centrafrique, Zambie, Zaïre. Ces bifaces et hachereaux sont généralement considérés comme antérieurs à 60 000 BP, sinon vieux de plus de 100 000 ans. Là encore, des pierres du type le plus ancien ont été trouvées dans la Haute Sangha, en Centrafrique (cf. ROCHE, 1980: carte p. 16).

### 5. — *Un problème de climat*

En attendant de trouver des gisements nettement au cœur de la cuvette, on peut se demander dans quels paysages les sites préhistoriques étaient installés. Quelles furent, à travers le temps, les limites de la forêt équatoriale? Apparemment, les variations climatiques de l'Afrique Centrale n'ont pas encore donné lieu à une synthèse quelque peu assurée; en effet, si l'on a exploré les limons des lacs de l'Afrique sèche (Tchad, Afrique de l'est), l'étude des lacs équatoriaux manque encore. Cependant, les spécialistes semblent s'accorder pour reconnaître une période sèche, qui dura de 50 000 à 12 000 BP, avec son maximum vers 13 000 (correspondant à la glaciation de Würm en Europe), durant laquelle la végétation aurait été principalement de type forêt sèche, ouverte. Le climat s'humidifie considérablement à partir de 12 000 BP, avec un maximum vers 8000-7000 BP, pour s'assécher à nouveau à partir de 5000 BP. Pendant cette période humide, la forêt dense aurait connu sa surface la plus vaste, couvrant tout le Zaïre, le nord de l'Angola et la majeure partie du Cameroun et de la Centrafrique (MOEYERSONS et ROCHE, 1977; LIVINGSTONE et v.d. HAMMEN, 1979).

Il n'apparaît pas de correspondance exacte entre ces phases climatiques et les principales industries lithiques: l'extension maximale de la forêt coïncide avec la seconde moitié de l'âge de la Pierre Récent (fin Lupembien et Tshitolien) dont tous les sites étaient alors englobés dans la forêt mais le début du Lupembien et l'âge de la Pierre Moyen sont contemporains de la période sèche, avec dominance de forêt claire et de savanes boisées.

Et avant? Il semble que cette période ait été précédée d'un Interglacial chaud et humide (125 000 à 75 000 BP) avec une très large extension de la forêt dense, correspondant probablement à l'industrie acheuléenne (cf. CLARK, 1980: 45-56). Dans ces conditions, il est possible que les *Homo erectus* ayant taillé les outils trouvés en Haute Sangha, aient vécu dans la forêt tropicale...

Pour faire encore un saut dans le temps, j'aimerais rappeler la trouvaille, dans les couches datées de près de 3 millions d'années dans la vallée de l'Omo (Ethiopie), de plusieurs noyaux fossiles d'un arbre actuellement rigoureusement forestier, *Antrocaryon aff. micraster* (Anacardiaceae). Ces fruits sont présents dans des couches contemporaines des premiers Hominidés (*Australopithecus robustus*). Ils indiquent, en même temps que les pollens et la paléofaune, l'existence d'une végétation liée à un climat beaucoup plus humide que l'actuel (savane arborée à forêt galerie?), ainsi que celui qui suivit puisqu'une tendance à l'aridité se manifesta dès 2,2 millions d'années (BONNEVILLE et LETOUZEY, 1975). Cette galerie de la vallée de l'Omo était-elle reliée au bloc forestier congolais? Quelle influence ce climat humide a-t-il eue sur le comportement des premiers hommes? Nous n'en savons rien encore.

## CONCLUSION

Ainsi, en remontant de proche en proche pendant trois millions d'années, on a le sentiment que la forêt dense humide a toujours été présente dans l'histoire de l'Homme. Elle n'est pas un milieu vierge, barrière infranchissable qui n'aurait été pénétrée que dernièrement. Qu'étaient les hommes qui y vécurent, qu'y faisaient-ils, dans quelle mesure modifièrent-ils le milieu forestier? Autant de questions sans réponse, et elles resteront certainement longtemps telles! Mais ce que nous devons garder présent à l'esprit, c'est que le *facteur humain* n'est pas une nouveauté dans la forêt du bassin congolais.

## BIBLIOGRAPHIE

- ALLAN (W.), 1965. — *The African Husbandman*. Oliver and Boyd, Paris, 506 p.
- AROM (S.) et THOMAS (J. M. C.), 1974. — Les Limbo, génies du piègeage, et le monde surnaturel des Ngbaka-Ma'bo (R. C. A.). SELAF, Paris, 153 p.
- BAHUCHET (S.), 1978. — Les contraintes écologiques en forêt tropicale humide: le cas des Pygmées Aka de la Lobaye. *J. Agric. Trad. Bot. Appl.*, Paris, XXV-4:257-285.
- 1979. — Utilisation de l'espace forestier par les Pygmées Aka, chasseurs-cueilleurs d'Afrique Centrale. *Inf. Sc. Soc.*, Londres, 18-6:999-1019.
- (ed.), 1979. — Pygmées de Centrafrique: ethnologie, histoire et linguistique. SELAF, Paris, 180 p.
- 1982. — Une société de chasseurs-cueilleurs et son milieu de vie: les Pygmées Aka de la forêt centrafricaine. Thèse de 3<sup>e</sup> cycle, MNHN-EHESS, Paris, 650 p. ronéo.
- BAHUCHET (S.) et HLADIK (C. M.), 1981, 1982. — Rapports de deux missions en Lobaye (R.C.A.), CNRS, ronéo.
- BAHUCHET (S.) et GUILLAUME (H.), 1979. — Relations entre chasseurs-collecteurs Pygmées et agriculteurs de la forêt du N.O. du bassin congolais. In: BAHUCHET (ed.), pp. 109-139.
- BAHUCHET (S.) et THOMAS (J. M. C.), 1980. — Conservation des ressources alimentaires en forêt tropicale humide: chasseurs-cueilleurs et proto-agriculteurs d'Afrique Centrale. Colloque sur la conservation des aliments (Levroux), 18 p. ronéo.
- BARNARD (A.), 1979. — Kalahari bushman settlement patterns. In: BURNHAM and ELLEN (eds.), *Social and ecological systems*. Academic Press, London, pp. 131-144.
- BARRAU (J.), 1972. — Culture itinérante, culture sur brûlis, culture nomade, écobuage ou essartage? un problème de terminologie agraire. *Etudes rurales*, Paris, n° 45:99-103.
- BAYLE DES HERMENS (R. DE), 1975. — Recherches préhistoriques en R.C.A. Klincksieck, «Recherches Oubanguiennes», 343 p.
- 1980. — Préhistoire de l'Afrique Centrale (I). In: *Histoire Générale de l'Afrique*, UNESCO, Paris, Vol. I, pp. 561-580.
- BONNEFILLE (R.) et LETOUZEY (R.), 1976. — Fruits fossiles d'*Antrocaryon* dans la vallée de l'Omo (Ethiopie). *Adansonia*, Paris, 16-1: 65-82.
- BOUQUIAUX (L.) (ed.), 1980. — L'expansion bantoue. SELAF, Paris, Vol. II, pp. 295-606; Vol. III, pp. 607-848.
- BOUQUIAUX (L.) et THOMAS (J. M. C.), 1980. — Le peuplement oubanguien. In: BOUQUIAUX (ed.), pp. 807-824.
- CAHEN (D.), 1980. — Early human occupation of african savanna environments. In: HARRIS (ed.), *Human ecology in savanna environments*. Ac. Press, London, pp. 41-71.
- COURSEY (D. G.), 1976. — The origins and domestication of yams in Africa. In: HARLAN, DE WET and STEMLER (eds.), *Origins of african plant domestication*. Mouton, La Haye, pp. 383-408.
- DAVID (N.), 1980. — Early bantu expansion in the context of central african prehistory: 4000-1 BC. In: BOUQUIAUX (ed.), pp. 610-647.
- DAVID (N.) et VIDAL (P.), 1977. — The Nana-Modé village site and the prehistory of the Ubanguian-speaking peoples. *West Afric. J. Archeol.*, Ibadan, n° 7: 17-56.

- GOUROU (P.), 1953. — Les pays tropicaux. Principes d'une géographie humaine et économique. PUF, Paris, 200 p.
- HAUDRICOURT (A. G.), 1964. — Nature et culture dans la civilisation de l'igname: l'origine des clones et des clans. *L'Homme*, Paris, IV-1, pp. 93-104.
- JOHNSTON (B. F.), 1958. — The staple food economics of western tropical Africa. Food Research Inst. (Stanford Univ.), 306 p.
- KAZADI (N.), 1981. — Méprisés et admirés: l'ambivalence des relations entre les Bacwa (Pygmées) et les Bahemba (Bantu). *Africa*, London, 51-4 : 836-847.
- LEE (R. B.), 1979. — The !Kung San: men, women and work in a foraging society. Cambridge Univ. Press, 526 p.
- LEE (R. B.) and DE VORE (I.), eds., 1976. — Kalahari hunter-gatherers. Harvard Univ. Press, 406 p.
- LIVINGSTONE (D. A.) and VAN OER HAMMEN (T.), 1979. — Paléogéographie et paléoclimatologie. In: Ecosystèmes forestiers tropicaux, UNESCO, Paris, pp. 62-73 (Afrique).
- MARTIN (P. M.), 1972. — The external trade of the Loango coast, 1576-1870. Oxford Univ. Press, 193 p.
- MOEYERSONS (J.) et ROCHE (E.), 1977-1978. — Evolution paléogéographique et phytosociologique en Afrique Centrale durant le pléistocène supérieur. *Etudes d'Histoire Africaine*, Kinshasa, IX-X : 37-48.
- NOTEN (F. VAN) et al., 1980a. — Préhistoire de l'Afrique centrale (II). In: Histoire Générale de l'Afrique, UNESCO, Paris, Vol. I, pp. 581-600.
- NOTEN (F. VAN), CAHEN (D.) et DE MARET (P.), 1980b. — L'Afrique Centrale. In: Histoire Générale de l'Afrique, Vol. II «Afrique ancienne», pp. 673-693.
- OLIVER (R.) and FAGAN (B. M.), 1978. — The emergence of bantu Africa. In: FAGE (ed.), The Cambridge History of Africa, Vol. II, pp. 342-409.
- OMI (G.) and KATO (Y.), 1982. — Paleolithic implements in Cameroon. In: KADOMURA (ed.), Geomorphology and environmental changes in the forest and savanna Cameroon, Hokkaido Univ., Sapporo, *Labo. Fundamental Research Special. Publ. n° 2* : 105-127.
- ROCHE (H.), 1980. — Premiers outils taillés d'Afrique. Société d'Ethnographie, Paris, coll. «Afrique ancienne», 264 p.
- SAUTTER (G.), 1966. — De l'Atlantique au fleuve Congo; une géographie du sous-peuplement. Mouton, Paris, 2 vol., 1102 p.
- SIGAUT (F.), 1975. — L'agriculture et le feu. Rôle et place du feu dans les techniques de préparation du champ de l'ancienne agriculture européenne. Mouton, Paris, 320 p.
- THOMAS (J. M. C.), 1963. — Les Ngbaka de la Lobaye; le dépeuplement rural chez une population forestière de la République Centrafricaine. Mouton, Paris / La Haye, 494 p.
- 1979. — Emprunt ou parenté? A propos des parlers de populations forestières de Centrafrique. In: BAHUCHET (ed.), pp. 141-169.
- VANSINA (J.), 1962. — Long-distance trade-routes in Central Africa. *J. African History*, Cambridge, III-R : 375-390.
- VIDAL (P.), 1982. — Tazunu, Nana-Modé, Toala ou: de l'archéologie des cultures africaines et centrafricaines et de leur Histoire Ancienne. Bangui, 150 p.
- WOODBURN (J.), 1968. — An introduction to Hadza ecology. In: LEE and DE VORE (eds.), *Man the Hunter*, Aldine, Chicago, pp. 49-55.
- 1970. — Hunters and gatherers; the material culture of the nomadic Hadza. British Museum, London, 60 p.